**Être civilisé**

Si l’on dispose d’un terme au contenu absolu, « barbare », ainsi en sera-t-il de son contraire. Est civilisé, en tout temps et tout lieu, celui qui sait reconnaître pleinement des autres. Deux étapes doivent donc être franchies pour le devenir : au cours de la première, on découvre que les autres ont des modes de vie différents des nôtres ; au cours de la seconde, on accepte de les voir porteurs de la même humanité que nous. L’exigence morale se double d’une dimension intellectuelle : faire comprendre à ses proches une identité étrangère, qu’elle soit individuelle ou collective, est un acte de civilisation, car on élargit de cette manière le cercle de l’humanité ; ainsi contribuent à faire reculer la barbarie savants, philosophes, artistes.

L’idée de civilisation se confond donc en grande partie avec ce que Kant appelle le «sens commun» ou encore la « pensée élargie», c’est-à-dire la capacité de porter des jugements qui tiennent compte des représentations propres aux autres hommes sur terre, en échappant au moins partiellement aux déformations égocentriques ou ethnocentriques. Kant voit dans cette capacité de se mettre à la place de toute autre personne un moyen pour l’être humain d’accomplir sa vocation.

 À vrai dire, aucun individu, encore moins un peuple, ne saurait être entièrement « civilisé », en ce sens du mot : il peut seulement l’être plus ou moins ; et la même chose est vraie de « barbare ». La civilisation est un horizon dont on peut s’approcher, la barbarie un fond dont on cherche à s’éloigner ; aucune ne se confond intégralement avec des êtres particuliers. Ce sont les actes et les attitudes qui sont barbares ou civilisés, non les individus ou les peuples. Les formes que prend l’avancée vers la civilisation sont multiples. L’une concerne l’extension même donnée à l’entité que nous désignons ici comme « nous ».

Dans un petit texte datant de l’année de sa mort, « Les époques de la culture sociale », Goethe présente ainsi une échelle des valeurs. Tout en bas, au plus près de la barbarie, se tient le groupe humain où l’on ne connaît que les individus qui vous sont apparentés. Cette description n’est pas très éloignée de celle que produisent aujourd’hui paléontologues et préhistoriens : à l’origine, les groupes humains habitaient chacun un territoire isolé, la présence d’étrangers n’était pas admise, la xénophobie était de rigueur – tout inconnu était un ennemi potentiel. Un pas vers la civilisation est accompli lorsque ce groupe rencontre d’autres groupes et établit des contacts prolongés avec eux ; un autre encore, quand ils forment ensemble des entités supérieures, un peuple, un pays, un État. Enfin le degré supérieur est atteint lorsqu’ils accèdent à l’universalité, lorsqu’ils se découvrent des idéaux communs avec les autres membres de l’espèce et qu’ils sont prêts, par exemple, à « mettre toutes les littératures étrangères sur un pied d’égalité avec la littérature nationale ». L’enfermement en soi s’oppose ici à l’ouverture aux autres. Se croire le seul groupe proprement humain, refuser de rien connaître en dehors de sa propre expérience, de rien offrir aux autres, rester délibérément enfermé dans son milieu d’origine est un indice de barbarie ; reconnaître la pluralité des groupes, des sociétés et des cultures humaines, se mettre de plain-pied avec les autres fait partie de la civilisation. Cette extension progressive ne se confond pas avec la xénophilie, ou préférence systématique pour les étrangers, ni avec un quelconque culte de la différence ; simplement, on indique ainsi la capacité, plus ou moins grande, de reconnaître notre commune humanité.

 Une autre manière d’avancer de la barbarie vers la civilisation consiste à se détacher de soi pour devenir capable de se voir comme du dehors, comme à travers les yeux d’un autre, donc d’exercer un jugement critique non seulement à l’égard des autres mais aussi de soi-même. Dans les échanges sociaux, en renonçant à toujours privilégier son point de vue, on se rapproche des autres. Là non plus, il ne s’agit pas de préférer le dénigrement de soi à la fierté d’être ce qu’on est: ce serait oublier que ni barbarie ni civilisation ne qualifient durablement les êtres, mais seulement leurs états et leurs actions, dont certains sont source d’orgueil, d’autres de remords. On gagne en revanche à être capable, quand c’est nécessaire, de tourner un regard scrutateur sur soi, sur sa communauté, sur le peuple dont on fait partie, afin d’être prêt à découvrir que « nous» sommes capables d’actes de barbarie.

Une forme encore différente de progression vers la civilisation consiste à faire en sorte que les lois du pays qu’on habite traitent tous les citoyens de manière égale, sans distinction de race, de religion ou de sexe; les pays qui maintiennent ces différences, que ce soit sous forme de privilèges légaux ou d’apartheid, sont au contraire plus proches de la barbarie. La pratique de l’esclavage s’y apparente. L’État libéral est plus civilisé que la tyrannie, car il assure la même liberté pour tous ; la démocratie est plus civilisée que l’Ancien Régime, mais aussi que tout État ethnique : celui-ci maintient un régime de privilèges. Pour la même raison, mais dans un autre domaine, la magie est plus barbare que la science: l’une implique une différence irréductible entre celui qui sait et celui qui ne sait pas, l’autre procède par observations et raisonnements qui n’ont rien de secret et que chacun peut accomplir à son tour. Le dialogue, qui assure une position équivalente à tous les interlocuteurs, est une forme de communication plus civilisée que la harangue, où l’un profère des certitudes alors que les autres écoutent; ou que la parole de l’oracle, du prophète, du devin. Accepter une proposition sur parole, par un acte de foi, implique qu’émetteur et récepteur du message sont inégaux ; l’accepter par un acte de raison place l’un et l’autre au même niveau, par conséquent la première pratique est plus barbare que la seconde. Au sein d’une communauté, celui-là est plus civilisé qui connaît mieux ses codes et ses traditions, car cette connaissance lui permet de comprendre les gestes et attitudes des autres membres de son groupe, de les rapprocher donc de sa propre humanité.

L’idée de civilisation implique la connaissance du passé. Tel autre, limité dans sa compréhension et son expression, ignorant les codes communs, se condamne fatalement à ne circuler qu’à l’intérieur de son petit groupe et à en exclure les autres. Le barbare refuse de se reconnaître dans un passé qui serait distinct de son présent. La politesse, qui est un apprentissage de la vie avec les autres, est à son tour un premier pas vers la civilisation ; ce n’est pas un hasard si le mot « policé » avait jadis le double sens de poli et de civilisé. La torture, l’humiliation, la souffrance infligées aux autres sont du côté de la barbarie. Il en va de même du meurtre, et plus encore du meurtre collectif, le génocide, quel que soit le critère qui a permis de délimiter le groupe que l’on désire éliminer : la « race » (ou caractéristiques physiques visibles), l’ethnie, la religion, la classe sociale ou les convictions politiques.

Faire la guerre est plus barbare que régler les conflits par la négociation, disait déjà Strabon. Le choix d’instituer un tribunal à Nuremberg à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, c’est-à-dire d’un jugement conforme à la loi plutôt que d’un règlement de comptes, est au contraire signe de civilisation, quelles que soient les imperfections et même les contradictions internes de ce tribunal

La « pulsion barbare » désigne cette capacité humaine de bafouer l’humanité des autres, mais à vrai dire une telle pulsion n’existe pas de manière autonome. L’on sait que, dans les écrits de sa dernière période, Freud a voulu présenter la vie de l’individu comme l’arène où s’affrontent deux pulsions, l’une du côté de la civilisation, l’autre de la barbarie. « Désormais la signification de l’évolution de la civilisation cesse à mon avis d’être obscure : elle doit nous montrer la lutte entre l’Éros et la mort, entre la pulsion de vie et la pulsion de destruction, telle qu’elle se déroule dans l’espèce humaine», écrit-il dans Malaise dans la civilisation. L’agressivité « constitue une disposition pulsionnelle primitive et autonome de l’être humain» et « la civilisation y trouve son entrave la plus redoutable». Selon Freud, il faut rester d’autant plus vigilant envers cette pulsion barbare que, spontanément, nous avons tendance à nous la dissimuler : « Ceux qui préfèrent les contes de fées fon t la sourde oreille quand on leur parle de la tendance native de l’homme à la “méchanceté”, à l’agression, à la destruction, et donc à la cruauté.»

 Se séparant ici de l’interprétation freudienne, Todorov ne peut que réitérer sa conviction: ces actes trouvent leur origine dans la même « pulsion de vie » que nos actes d’amour ; la différence n’est pas dans le mobile initial ni dans la fin poursuivie mais dans le moyen choisi pour l’atteindre. Mon sentiment de manque peut être comblé par l’amour que me porte autrui ou par sa soumission intégrale.

Barbarie et civilisation ressemblent moins à deux forces luttant pour la suprématie qu’aux deux pôles d’un axe, à deux catégories morales qui nous permettent d’évaluer les actes humains particuliers.